

Chublyade, j'ojale = Sifflez, oiseaux ! : (patois fribourgeois, extrait des "Nouvelles étrennes fribourgeoises"

Autor(en): **Bielmann, Max / Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 15

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225770>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin avril.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques Postaux II. 1160.



LE NEVAU

LES maisons rurales du plateau vaudois sont construites au plus simple. De l'extérieur, on pénètre directement dans la grange ou l'écurie. A la Vallée de Joux, pays de montagne, il en va autrement. Entre le mur de façade et les locaux précités, existe un espace intermédiaire de trois mètres de large environ, que l'on appelle le névau ou nevau et qui en quelque sorte constitue l'antichambre de la partie rurale du bâtiment. Si celle-ci est profonde et possède deux issues, on trouve ordinairement deux névaux : le névau devant et le névau derrière.

Partout, à la montagne, les constructeurs d'autrefois se sont inspirés des exigences du climat. En incorporant un névau à la maison, ils ont voulu avant tout préserver l'intérieur de celle-ci, des rigueurs du climat hivernal. C'est en vertu du même principe, qu'ils ont habillé la chape du vent — la façade de la maison exposée au sud-ouest — d'un revêtement en tavillons ou ancelles, destiné à la protéger contre la morsure des vents froids et humides. Une pareille protection est tellement indispensable que dans les bâtiments modernes où l'on a voulu s'en priver par mesure d'économie, force a été d'y recourir après coup. Il a fallu chaper, comme on dit.

Le névau n'est pas, comme on pourrait le croire, un espace vide. C'est au névau, entre la porte de la grange et celle de l'écurie, que le campagnard remise nombre d'instruments divers ; qu'il suspend le harnachement de son cheval et dépose ses outils au retour des champs. C'est au névau volontiers qu'il œuvre les jours de pluie, bûche son bois, répare son matériel, etc. Au-dessus de la partie du névau correspondant à l'entrée de l'étable, on observe presque toujours un plancher formant étage accessible au moyen d'un étroit et rapide escalier. C'est le soleret du névau, endroit où l'on remise du bois de chauffage et toutes sortes de choses anciennes et démodées, que l'on ne détruit pas, mais que l'on conserve au contraire parce qu'elles sont le passé et souvent aussi des souvenirs.

Mais les maisons campagnardes de chez nous qui frappent le plus le regard du visiteur, sont celles qui possèdent un névau ouvert, constituant donc une sorte de cour en communication

directe avec l'extérieur, plafonnée ou simplement abritée par la toiture. Et ces névaux ouverts à la grande lumière du jour ont bien leurs avantages. Tout en étant chez soi, on est dehors, mais à l'abri du vent et de la pluie ; on s'y occupe à toutes sortes de choses tout en regardant passer les gens. La journée finie, la famille s'y rassemble ; on s'assied sur le banc de bois et l'on cause ou l'on ne dit rien. Les voisins s'y donnent rendez-vous, parlent inollières ou commentent les événements du jour. Le névau ouvert, c'est un lieu public dans une maison particulière. Jadis, avant l'éclairage électrique public et domestique, il servait volontiers de refuge aux amoureux recherchant la solitude, l'obscurité, un certain confort, mais redoutant la fraîcheur de la nuit.

Ajoutons que certains de ces névaux ne restent ouverts qu'en été. Pendant la mauvaise saison, une vaste porte est mise en place pour les fermer.

Jadis, nombreuses étaient les maisons munies d'un névau ouvert. Beaucoup ont été démolies ou ont brûlé ; chez d'autres, on l'a fermé en prolongeant le mur de façade. De sorte qu'aujourd'hui, de plus en plus rares sont les habitations qui en sont pourvues. Les névaux intérieurs demeurent et demeureront aussi longtemps qu'il y aura dans la contrée des bâtiments à exploitation agricole. Mais voilà, dans nos villages industrialisés, où les maisons de ferme sont de moins en moins nombreuses, je gage que bien des personnes ignorent et la chose et le mot. Donc encore une parcelle du passé qui s'en va !

Ce mot névau, vous ne le trouverez pas dans le dictionnaire. Mais, comme il désigne clairement une partie déterminée de la maison de campagne montagnarde et que l'on ne saurait le remplacer par aucun terme appartenant au français pur, le devoir de chacun est de lui reconnaître le droit à l'existence, ainsi qu'à bien d'autres mots ignorés par la langue de l'Académie. Il doit être très ancien, aussi ancien évidemment que la chose. Mais quelle en est l'étymologie ? Quelqu'un serait-il à même de nous l'expliquer. S. A.



L'ONCLLIO ET LO NEVAO

LO vilhio Salomon de l'Epeney n'avait jamé passà po lo fin dâi fins po lè manàirè et lo leingâdzo et sacrâvè mé que son drâi, assebin vè lo dzudzo à lo lo syndico qu'âo cabaret. On lo cognessâi pentot po on croûio coo et on mau commoûdo que ne botsîve pas dè critiquâ lè z'on et lè z'autrè.

L'autr'hî, de bon matin, va tràovâ son nèvâo, lo dzudzo, on gros monsu que demâorè à Mordze. Salomon fiè à la portâ à sacâorè l'hotô. La serveinta s'amînè :

— Pardieu ! n'è pas encô levâ ci gros bâo dè dzudzo ! que fâ lo visiteu.

La serveinta, tot épouâiriâ, remontè vè son maître.

— Que lâi a-te, Mélanie ? que demandè lo dzudzo.

— L'è on vilhio que n'a, ma fâi, rin bouna façon, et bin mau éduquâ.

— Qu'a-te don fé, dis-mè vâi ?

— N'ouso pas vo rederè, noutron maître...

— N'aussè pas pouâire, Mélanie, qu'a-te de ?

— L'a dit dinse : « Pardieu ! n'è pas encô levâ, ci gros bâo dè dzudzo... »

— Ah ! ah ! fâ adon lo nèvâo, que sè met à rire. Fète-lo pi eintrâ ; l'è prâo sù mon oncllio Salomon de l'Epeney. N'èin a min coumeint lli po avâi dè tant bonn' hâora lo mor pliein de drudze. Sami.

CHUBLYADE, JOJALE

(Patois fribourgeois, extrait des « Nouvelles Etrennes Fribourgeoises »).

Galé furi, du la plyännâ y montaniè,
Tè koa dzoyâ, in chêmîn tè trèjoâ !
Tè balè hlyâ, la verdyâ di kompaniè
Po l'armailli vâlyon tan tiè dè l'oâ.

Galé furi, le tzan de tè hlotzètè
Va rêhrenâ tantîè pri di vanî ;
Ton mi dè mé, avouè chè maïentzètè,
No vin grahyâ po le tin dè poî.

Galé furi, chéjon de ti lè dzouïo,
Po l'armailli è po lè dzin dou bâ,
Kan le rêvin, lè filyè è lè dzounno
Chinton lou kâ galiâ pri dè ch'ourâ.

Lè j'ojalè ke rapertzon la lanna,
Bâtechon ti on ni po ly tsantâ,
Dè bon matin, chublyoton à la Marianna :
« Fâ kemin no, l'yè tin de tè mariâ ! »

— Mon ni l'yè fè, lou rèpon la Marianna,
L'y chouberrèi cholèta po tzantâ ;
Djémè, djémè lèchèri me n'anhlyanna,
L'âmo bin tan ke ne pu la tyihâ.

Mon ni l'yè bin galé,
Y ne manko dè rin,
Chublyadè, j'ojalè,
Ma por mè ne chè rin.

Max Biemann.

TRADUCTION.

SIFFLEZ, OISEAUX !

Printemps joli, des plaines aux montagnes
Tu cours joyeux en semant tes trésors,
Tes belles fleurs, ornement des campagnes,
Pour l'armailli valent mieux que de l'or.

Printemps joli, le chant de tes clochettes
Va résonner jusqu'au fond des vanils,
Ton mois de mai, avec ses maïentsettes,
Vient gracieux. C'est le temps de *pojé*.
(Montée à l'alpage).

Printemps joli, saison des joies gentilles,
Pour l'armailli et ceux du bas des monts,
Quand tu reviens, jeunes gens, jeunes filles
Sentent leur cœur vibrer à l'unisson.

Les oiselets qui recueillent la laine
Bâtissent tous un nid pour y chanter.
De bon matin, ils sifflent à Marienne :
« Fais comme nous, songe à te marier ! »

— Mon nid est fait, dit Marianne, bien seule,
J'y resterai, ce printemps, pour chanter.
Jamais, jamais, laisserai mon aïeule,
L'aime bien tant que ne la puis quitter.

Mon nid est bien douillet,
De rien n'y vais manquer.
Sifflez ! les oiselets !
Ne puis m'en soucier.

Pour adaptation :

Marc à Louis.

La paix chez soi. — Monsieur (il conduit l'auto et demande d'un ton impatient). — Eh bien ? Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?... Tu sais bien que je n'aime pas être harcelé quand je suis au volant. Madame (d'une voix suave). — Oui, mon ami. Ne crois pas que je veuille t'imposer mon opinion. Tu t'y connais mieux que moi. Mais ne trouves-tu pas que ce poteau télégraphique s'avance vers nous bien rapidement ?

ARITHMETIQUE

L y a un vieux souvenir que je n'ai jamais conté à personne : il est vraiment trop intime et trop doux, — trop puéril aussi, je le sais, je le sens. Mais les choses puérides ne sont-elles pas les meilleures ? C'est en elles que nous demeurons tout entiers ; et, lorsque est venue la vie bruyante, banale, quand nos douleurs se sont racornées comme nos joies, quand la fièvre du travail ou du plaisir nous a brûlés, c'est encore au fond de nos souvenirs d'enfance que nous trouvons un peu de fraîcheur, comme on boit deux gouttes d'eau claire au fond d'un creux de roche où la source ne coule plus.

Oui, je me rappelle qu'autrefois, à trois époques de ma vie, — et chacune touchait l'autre, — j'ai eu trois moyens différents de compter minutes et heures. Un homme d'esprit trouverait là matière à mots charmants, à comparaisons brillantes ; je n'ai pas d'esprit et n'en aurai probablement jamais : je vais écrire la chose bien simplement, avec le cœur au bout des doigts.

Tout petit, c'était avec des cerises que je comptais les minutes de marche. L'école était à huit cerises, l'épicerie à quatre, la rivière à huit cerises, — et ainsi de suite. J'aurais pu calculer, sur cette table fantaisiste, les plus effroyables distances... Ainsi tenez ! de la maison à Tombouctou, j'aurais mangé près de cinq milliards de cerises ! C'est ce qui m'explique, après tant d'années, pourquoi, malgré mes goûts aventureux, ma famille s'opposait toujours aux grands voyages... Il aurait fallu trop de cerises !

Plus tard, à quatorze ans, la table arithmétique changea : je me souciais bien des cerises, à présent ! J'étais un homme, puisque je faisais des vers, rimant plus ou moins de trois lettres, et ayant chacun douze pieds en moyenne. J'écrivais des feuilletons littéraires pour un journal qui comptait onze abonnés et trois lecteurs supplémentaires, dont moi. Je subissais déjà, avec une résignation orgueilleuse, l'adorable « supplice de l'album ». Mais ce qui me rendait plus fier encore, c'est que je fumais la cigarette.

Je la fumais en enragé, en triomphateur, en esclave affranchi. Quelle ivresse d'aller sur les promenades, en plein soleil, les jours de foire, quand mon père pouvait me surprendre, et me ramener à la maison par les oreilles ! Il y avait, dans ma jouissance, ce sentiment du danger affronté, qui est si adorablement capiteux. Chaque hardiesse me faisait monter dans ma propre estime ; la belle escalade, — et que ne peut-elle durer toujours !

Toujours est-il que les cigarettes remplacèrent les cerises. Le lycée était à trois cigarettes, le champ de foire à une cigarette, les boulevards à une demi-cigarette. Calcul compliqué, calcul à fractions !

Ce sont les cigarettes qui m'ont donné mes premières et mes seules notions d'arithmétique.

Ah ! que le calcul devint plus doux, trois ans plus tard, quand je eus un commencement de moustache et un soupçon de fatuité ! J'avais une petite fée qui ne m'aimait peut-être pas,

mais qui savait si bien me dire : « Je t'aime !... »

Que faut-il pour être content ? De la lumière, de la tiédeur, le beau soleil dans le ciel bleu. — C'était par un clair printemps, bleu, ensoleillé, lumineux et tiède.

Parfois, les dimanches, nous nous donnions rendez-vous à l'angle de deux routes, tout près de la ville, à côté de la rivière. Que de fois j'étais venu là, jadis, la cerise à la bouche, ou bien la cigarette aux lèvres ! C'était un endroit tout blond, un de ces paysages qui vous enveloppent, vous réchauffent et vous câlinent le cœur. Les coteaux dévalaient, par une pente facile et molle, jusqu'à l'eau murmurante. Ils étaient couverts de jardins, de pommiers, de pêcheurs, de cerisiers en fleurs. Plus loin, l'horizon tremblait dans une chaude buée. Il devenait vague, comme nébuleux, — nébuleux de soleil. Au bas, la rivière coulait, tantôt transparente et bleue, tantôt plus glauque, toujours bruyante. Le chemin courait, pour se mettre à ramper, à tourner, à flâner plus loin, sur le flanc d'un coteau, comme un ruban de mousseline pris entre des velours. A côté du carrefour où nous nous donnions rendez-vous, il y avait un hôpital, — mais cette tristesse disparaissait au milieu de la grande joie des choses... Les choses n'ont jamais été si gaies depuis !

Et c'est là que nous nous rencontrâmes. Elle arrivait par le chemin de traverse, un peu éfrayée, tremblant d'être vue. J'étais trop sot et trop ému pour parler. Elle prenait les devants, elle gazouillait comme une fauvette, elle était frôleuse comme une caille, vive comme un moineau pillard : je l'adorais ; Nous allions, le long de la route étroite et presque déserte, entre les taillis... Nous traversons le petit pont. Quelques pas encore, et nous entrons dans le bois.

C'est alors que commençait la fête ! Nous avions beau faire, nous jurer la plus grave des sagesse, le premier baiser venait toujours au premier tournant.

Elle me disait : « Plus qu'un, — là-bas, derrière cette grosse pierre... » La grosse pierre n'était pas atteinte, que déjà quatre baisers nouveaux avaient effacé le premier.

Nous voulions nous faire une raison. « Un encore, je te permets, — mais seulement quand nous serons à cet arbre mort. » Va-t'en voir s'ils viennent ! L'arbre mort surprenait le quatorzième baiser, — et les baisers se suivaient, s'appelaient, se répondaient, devenaient toujours plus longs et meilleurs, jusqu'au moment cruel où la lièzière du bois nous inondait d'une clarté brusque. Alors nous nous séparâmes... On se sépare toujours, dans la vie.

C'est égal, — il était bien court, ce morceau de route, ce coin de chemin dans le bois ! Il fallait cinq minutes pour le faire, fût-ce en s'arrêtant devant chaque brin d'herbe. Le même rayon de soleil, entrant par un côté du fourré d'arbres, pouvait presque ressortir par l'autre. Quand j'étais tout petit, l'onée du bois n'était qu'à cinq cerises de la clairière ; plus tard elle ne fut plus qu'à une cigarette : — eh bien ! nous trouvions le temps de nous donner, pendant ces soixante pas, le long de cette forêt en miniature, plus de cent cinquante baisers !

Ch. Fuster.

La Patrie Suisse. — Dans le numéro du 14 avril de « La Patrie Suisse » on trouvera un bel article fort bien illustré sur les Corot du Musée de Genève, une intéressante étude sur les cannes ; les nouvelles. Parmi les actualités : le match de boxe Al Brown-Dubois ; l'ouverture de la Foire de Bâle ; la commémoration de la bataille de Naefels. Les lectrices s'intéresseront certainement aux « Intérêts féminins », patrons, filets, tricots, etc.

Fratrinité. — Deux gamins se battent furieusement dans la rue. Coups de pieds, coups de poing sont échangés sans les compter.

Une bonne dame, scandalisée, intervient :

— Voulez-vous bien cesser ces manières ! Est-ce qu'on ne vous apprend pas à l'école, que l'on doit s'aimer, même si c'est votre ennemi ?

L'un des deux « costaud » répond :

— C'est pas mon ennemi, madame, c'est mon frangin !

LA GUERRE DES FROMAGES

(Extrait d'un journal humoristique français).

A Lausanne, les délégués de la production fromagère de France et de Suisse se rencontrent afin d'apaiser le conflit qui les divise.

*Les fils de la Suisse laitière,
Ces fromages, trop turbulents,
Ont envahi notre frontière
Tant ils se sont montrés coulants.*

*En notre France hospitalière
Prenant ses quartiers peu ou prou,
Le plus gênant est le Gruyère
Qui chez nous veut faire son trou.*

*Le Roquefort, lui, se calfeutre
Dans un optimisme béat,
Le Hollande demeure neutre
Et le Cantal reste avergnant.*

*Quand l'un chante, quand l'autre pleure
Le Pont-L'Evêque, avec onction,
Mais fier de voir venir... son Eure
Leur donne sa bénédiction.*

*Et le Brie, en cette aventure
Ne sait plus quel sort est le sien,
Car le Brie étant... de clôture
C'est du Brie, encore, pour rien.*

*Mais en cette affaire importante
Nos fromages, c'est entendu,
Trouveront un chemin... d'entente:
Un Bien Fait n'est jamais perdu.*

*Qu'on puisse d'un air noble et ferme
Imiter du roi Dagobert,
Conclure l'accord par ce terme :
« Tout va bien ! » Signé: Camembert.*

DORMEZ LA TÊTE AU NORD

EST du Japon que nous vient ce conseil. On sait que les anciennes traditions orientales forment un ensemble de préceptes réglant la vie des hommes jusqu'en leurs moindres détails. Voici l'un de ces commandements fixant la position du lit dans la chambre. « Le matelas doit être installé parallèlement à l'axe de la pièce d'habitation, tête des habitants du côté Nord. Si l'on agit autrement, on offense les génies, et, pour se venger ils vous jettent le mauvais œil. »

Il faut naturellement interpréter scientifiquement les expressions poétiques que les Japonais ont mises dans ce commandement.

Et le Docteur Regnault, de Toulon, s'est attaché à l'étude du sommeil et ses conclusions rejoignent entièrement celles de la vieille tradition japonaise.

« Dormez la tête au Nord », dit-il. Et les raisons qu'il invoque ne sont pas tellement différentes de celles des vieux poètes nippons.

On sait l'influence que le Nord (pôle magnétique) exerce sur beaucoup de phénomènes. C'est ainsi que l'aiguille aimantée de la boussole se tourne toujours obstinément vers cette direction. C'est que du Nord nous viennent des répercussions électro-magnétiques qui, sans que nous nous en doutions, exercent sur notre organisme une influence sensible.

Or, quand nous sommes couchés et que nous avons la tête au nord, notre résistance à ces influences extérieures se trouve à son maximum. Et nous nous endormons très facilement.

Une explication du sommeil donnera peut-être plus de clarté à cette assertion.

Il y a dans l'air, toujours d'après le Dr Regnault, une différence de potentiel de un volt par centimètre d'élévation au-dessus du sol. Donc chez un homme qui mesure 1 m. 70 de hauteur, il se produit une différence de potentiel de 170 volts entre ses pieds et sa tête, lorsqu'il est debout. C'est cette inégalité de potentiel qui maintient l'activité du sujet et l'équi-